

## Le XXIIIème Congrès du Pen Club

René Tavernier

Volume 7, numéro 4 (40), juillet-août 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Tavernier, R. (1965). Le XXIIIème Congrès du Pen Club. *Liberté*, 7(4), 383–387.

## Le XXIIIème congrès du Pen Club

*Le XXIIIe Congrès International du PEN vient de se tenir à Bled, en Yougoslavie. René Tavernier qui a participé à ce congrès et avait été invité à se joindre aux tables rondes (qui ont été l'une des innovations notables de cette manifestation d'un éclat exceptionnel) en rend compte pour nos lecteurs.*

Les PEN Clubs sont, on le sait, une organisation internationale d'écrivains dont le Secrétariat International se trouve statutairement à Londres. L'objectif du PEN, selon ses fondateurs et sa charte est de favoriser les contacts directs entre écrivains de tous pays et de toutes langues, de contribuer à mieux faire connaître leurs oeuvres, à défendre la liberté d'expression et à venir en aide aux intellectuels trop nombreux qui sont détenus pour délits d'opinions.

L'an dernier, le PEN dont le Président International était l'écrivain hollandais Victor Van Vriesland et dont le Secrétaire International est, depuis de longues années, le britannique David Carver avait tenu son Congrès à Oslo. Au delà même des sujets choisis pour les débats, l'intérêt de ce Congrès résidait dans les heurts provoqués au sein des différents "Centres nationaux" du PEN, comme en dehors du PEN par le besoin d'étendre les activités de l'organisation mondiale des écrivains (si celle-ci voulait mériter cette définition) aux pays du Tiers-Monde, et aussi à des nations comme l'Espagne, le Portugal, l'U.R.S.S. jusqu'alors restées volontairement en dehors du PEN.

Ce besoin ressenti par tous mais pas de la même manière — les dirigeants du PEN International mettant l'accent sur la nécessité de demeurer fidèle à l'esprit et à la lettre de la Charte constitutive du PEN — devait provoquer de nombreuses polémiques avec des écrivains Soviétiques, avec les dirigeants de la COMES, association d'écrivains européens créée il y a quinze

ans en Italie et qui cherchait à concurrencer, voire supplanter le PEN.

Après une année d'incertitudes, de tâtonnements, d'efforts accomplis de part et d'autres (et, sur ce point, il faut rendre hommage au Centre Français qui organisa il y a quelques mois une rencontre avec Alexis Surkov et Constantin Simonov représentant de l'Union des Écrivains Soviétiques, et le Secrétariat International du PEN), le XXIII<sup>e</sup> Congrès International qui vient de se tenir à Bled (Yougoslavie) grâce au concours si efficace du PEN slovène a été un éclatant succès et marque une date importante dans l'histoire des relations entre écrivains : victoire pour la tolérance, pour les libertés, pour l'ouverture des frontières entre les peuples fermées par les préjugés idéologiques, les volontés impérialistes, les tyrannies policières.

Avec une compréhensible fierté, M. David Carver pouvait, au début de son Rapport annuel, rappeler que le PEN comprend à l'heure actuelle 78 centres répartis dans 58 pays. En Yougoslavie même, plusieurs centres fort actifs coexistent (Slovénie, Croatie, Serbie, Macédoine qui se manifestèrent au cours du Congrès et aussi par les revues et livres (*Essais et anthologies poétiques*) remis aux participants comme témoignages de cultures fort vivantes à la fois particularistes et à volonté universaliste. Le Congrès fut, comme il est d'usage, précédé par la réunion du Comité Exécutif au cours de laquelle il fallait élire pour les trois années à venir un successeur au docteur Van Vriesland. C'est en définitive à l'unanimité que devait être élu le célèbre dramaturge américain Arthur Miller qui se révéla au cours des jours suivants, à tous les congressistes, comme une personnalité très attachante par son bon sens, son ouverture d'esprit, sa simplicité, son objectivité. Les Francophones notèrent avec grand plaisir qu'Arthur Miller parlait — et comprenait mieux encore — le Français.

C'est donc cette personnalité véritablement internationale qui présidera le prochain Congrès de 1966 qui doit se tenir à New-York.

Des mains de son prédécesseur Arthur Miller a donc recueilli une Association dont l'activité s'étend en Inde mais aussi au Pakistan, au Japon, aux Philippines, en Iran, au Viet-Nam, au Sénégal, à la Côte d'Ivoire, au Congo à de nombreux pays d'Amérique latine. Et l'on assiste à un renouveau d'activité des centres roumains, hongrois, bulgares, polonais, tchèques.

La tenue même du Congrès de Bled est du meilleur augure pour la réunion de New-York: trop souvent, en effet, de semblables rassemblements forcément disparates ne permettent pas de réelles discussions, de vrais échanges de vue, trop souvent l'intérêt de ces rencontres se situe dans les couloirs.

Tel n'a pas été le cas à Bled et ce, pour diverses raisons: en premier lieu, l'intérêt tout particulier apporté à la première assemblée de ce genre tenue depuis la deuxième guerre mondiale dans un pays d'Europe de l'Est. Et ceci expliquait le très grand nombre de participants et, parmi eux, le grand nombre d'écrivains de grande qualité. Citons pêle-mêle Kathleen Nott, Stephen Spender, Rosamond Lehmann, Pablo Neruda, Richard Hughes, Louis Guilloux, Miguel-Ange Asturias, Félix Tchicaya, Jan Kott, Pavel Tigrid, Roger Caillois, Gyula Illyès, Ignazio Silone, Manès Sperber, P.M. Pasinetti, Emir Rodriguez Monegal, et plusieurs autres.

Une autre raison du succès de Bled tint à la présence des écrivains yougoslaves eux-mêmes, vieux et jeunes, célèbres ou connus en dehors de leur pays mais tous animés d'une vitalité exceptionnelle, d'une foi intransigeante dans leur oeuvre et dans les conditions nécessaires à celle-ci — de Miroslav Krleza à Ivo Andric — Prix Nobel — du grand poète Vasko Popa à Josip Vidmar, du Jeune et paradoxal Tomislav Ladan à l'ardent et noble Joze Javorsek.

Le cadre même de Bled, lac alpestre serti par des forêts magnifiques, l'excellente organisation des débats étaient autant de facteurs de succès.

La présence d'observateurs soviétiques menés par Alexis Surkov, bien revenu de ses polémiques de naguère, contribuait à ce climat de détente et de compréhension. Encore que l'on puisse regretter l'exiguité de la délégation et sa représentativité contestable puisqu'aucun des écrivains célèbres aussi bien à l'Occident qu'en U.R.S.S. n'en faisaient pas partie. En compensation, les congressistes purent écouter une voix profonde, celle du grand écrivain Léonide Leonov. N'était-il pas poignant de l'entendre nous dire:

*“On sent le froid dans ce monde, et les détonateurs des mines se trouvent dans les mêmes lieux, sur les mêmes places où ils se trouvaient, mais leur force, leur puissance est énormément augmentée. Si un malheur arrive, on n'aura plus de ruines à reconstruire, on n'aura plus de ruines élégiques, à la Piranese.*

*La civilisation est une chose qui est là, devant nos yeux, et non pas une illusion. On a cessé de croire dans la tradition dans la perpétualité, dans la durée, dont il ne reste presque rien. Et je ne découvre rien de nouveau en vous disant que ce sont là des facteurs qui déterminent le côté négatif qui caractérise la jeunesse d'aujourd'hui. Nous laissons entrer nos enfants et nos petits enfants dans un monde qui est miné. J'ai cherché une image qui pouvait rendre cela, et je n'ai trouvé rien que ça : nous avons voulu passer l'épreuve pour ressembler aux dieux, mais ce qui résulte de cette épreuve, c'est un singe. Il semble qu'à cet homme orgueilleux et penseur tout est permis: il peut se moquer des choses sacrées, liquider les tabous les plus forts, avoir du mépris pour la maternité, pénétrer jusqu'au sein même de la vie et de l'hérédité, et briser comme des pierres ce qui est le plus précieux sous le ciel".*

La réussite du Congrès de Bled tint-elle au choix des thèmes discutés ? Ceux-ci sont forcément assez vagues, et, avec autant d'esprit et de brio que de ferveur le poète anglais Stephen Spender devait rappeler la suprématie du poème par rapport à la communication du poète sur son rôle, sa responsabilité dans le Cité. Grâce à cette intervention, les participants purent, heureuse innovation, entendre de beaux poèmes d'Illyes, de Vasko Popa, de Spencer lui-même. Les débats ne manquèrent pourtant pas d'intérêt, portant sur l'importance de la littérature d'aujourd'hui, sur les problèmes de communication sur l'art populaire, sur la nouvelle mobilité de la littérature.

Deux conclusions s'imposaient : l'importance attachée à la poésie par rapport à d'autres modes d'expression, et le besoin d'un art plus ouvert, plus accessible.

Une autre innovation du Congrès était la demi-journée organisée avec l'U.N.E.S.C.O. dans le cadre de l'enquête menée par celle-ci sur les valeurs et expressions nouvelles de la création artistique. Des quatre communications qui devaient être discutées (et dont malheureusement la plupart des participants n'eurent pas connaissance auparavant, par suite d'une erreur de distribution), les plus significatives furent celles sur le "retour au langage parlé" et sur "le cinéma et l'Ecole du Regard" qui permit à Jean Bloch-Michel de poursuivre certains thèmes de son essai "Le Présent de l'Indicatif".

Mais, ce qui devait rendre inoubliables les journées de Bled n'était-il pas la création de ces tables rondes au cours desquelles

pendant quatre jours une soixantaine d'écrivains (répartis en cinq groupes dont la composition changeait journellement de manière à permettre à tour de rôle de se connaître) discutèrent en toute liberté des problèmes leur tenant à coeur : la littérature devenue bien de consommation, comment ne pas flétrir son exigence intérieure, en répondant au besoin du public, l'influence réelle de la poésie, le manque d'information entre Est et Ouest, etc....

Rien ne fut plus stimulant, plus vif, plus fructueux que ces discussions que Pablo Neruda avait renoncé à politiser. Le poète espagnol Jose Angel Valente, l'écrivain suédois Per Wastberg, le professeur américain Roger Shattuck, l'écossais Douglas Young, Jean Blot et Camille Bourniquel, l'écrivain américain Keith Botsford — responsable de ces Tables Rondes — le Brésilien Fernando Sabino et tant d'autres parmi lesquels les "observateurs" soviétiques encouragés par des débats à la fois sincères et discrets, animèrent ces Tables Rondes, qui transformaient peut-être des fonctionnaires de la littérature en chevaliers de l'intelligence et de la compréhension.

A la fin du Congrès, et pour rappeler utilement que de telles exaltations n'étaient pas de mise, les participants votèrent à l'unanimité une résolution condamnant les représailles exercées dans leurs pays "contre un groupe d'écrivains espagnols, catalans et portugais". Espérons que la voix du PEN désormais affermie se fera entendre à Lisbonne comme à Madrid. N'est-elle pas déjà écoutée à Moscou ? Comme tous espèrent le constater au prochain Congrès International.

René TAVERNIER